

Histoire de l'OSE

Les enfants cachés ont la parole



Rachel BRAFMAN

*Parfois mes petits-enfants posent des questions
Auxquelles je ne peux pas répondre.
Ils pensent que j'ai perdu la mémoire.
Je leur dis que j'ai été 'cachée'.
Cela ne les intéresse guère,
C'est si loin, si étrange pour eux.
Mais moi quand je vois une jeune enfant,
Je me dis : 'A cet âge,
Je n'étais pas encore avec mes parents'.*

Premiers souvenirs

Lors de la déclaration de la guerre en septembre 1939, je n'avais que cinq mois. Il ne me reste donc aucun souvenir de ce qui allait se révéler pour nous Juifs le début de la tragédie.

Le plus lointain souvenir vraiment enregistré dans ma mémoire ? Une salle chirurgicale avec des médecins penchés sur moi, une lumière, la poitrine brûlée par des cataplasmes. Je pense que cela se passait dans un hôpital et que j'étais en train de me réveiller. Il s'agissait (sans doute) de l'Hôpital des Enfants Malades, fin 42 ou début 43, j'avais 3 ou 4 ans.

D'autres souvenirs, très vagues, se rattachent à une maison d'enfants. Je me souviens d'un détail bien gênant pour une petite « pensionnaire ». Les culottes de l'époque étaient attachées à la chemise de corps avec des boutons que je ne savais pas défaire. Il me fallait toujours recourir à une personne adulte pour le moindre besoin !

Je me souviens aussi qu'un jour mon frère est venu me voir. Il avait 9 ans, il était caché dans un village de la région. À l'entrée de la salle, il me demande par mon nom. La personne à laquelle il s'adresse ne sait pas de qui il s'agit. Je suis sur le pot avec les autres enfants. Je ne peux rien dire, et mon frère ne m'a pas vue. Il est parti et j'ai ressenti une frustration très forte. J'avais alors un faux nom : Raymonde Valet. Interrogé récemment, mon frère affirme m'avoir rencontrée et m'avoir aussi parlé. Il est vrai qu'en raison de l'âge que j'avais alors, ma mémoire reflète avant tout le manque affectif, le vide dont je souffrais tellement.

Raymonde Valet... J'ai l'impression que ce n'était pas moi. Je savais certainement que j'étais «cachée». Certainement, je me souvenais de mon vrai nom, mais j'avais un problème d'identité, je n'étais plus moi. De plus, encore jusqu'à très récemment, je pensais qu'il n'y avait aucune trace de mes séjours dans des maisons de l'O.S.E. Je n'avais pas retrouvé d'archives dans lesquelles j'aurais pu être inscrite sous mon vrai nom de Rachel Wajsberg ou sous mon faux nom, comme si je n'existais pas. J'avais le sentiment de ne pas avoir existé durant cette époque.

Enfance cachée

J'ai été séparée si jeune de ma mère... Elle n'avait pu nous garder avec elle à cause des rafles. Pendant la guerre, je n'ai jamais été cachée dans une famille, toujours dans des maisons d'enfants. On devait me donner à manger, me changer, mais c'est tout. Il n'y avait pas d'affection autour de moi. Je me revois, couchée dans un lit d'enfant à barreaux, immobile. Mes jouets sont mes mains, j'observe un point rouge près de mon index gauche.

Un sentiment de vide... Les voyages avec des convoyeuses anonymes ont dû renforcer ce sentiment de vide. Que s'est-il passé alors ? De quoi un jeune enfant pouvait-il être conscient ? On ne nous disait jamais rien, on nous plaçait là ou là, on ne se disait pas au revoir. Si on m'avait parlé... Plus tard, j'ai réalisé à quel point j'ai ressenti un grand manque de mère. Le soir, je m'endormais en pleurant et en appelant « Maman ». Par la suite, longtemps après, lorsque je souffrais d'insomnie, je me faisais pleurer en appelant « Maman », et je m'endormais !

Je croyais que ma sœur Irène et moi n'avions jamais été séparées pendant la guerre, mais j'appris très tardivement qu'il n'en avait pas toujours été ainsi. Sans doute est-ce courant 1943 que notre mère a contacté les religieuses de Notre Dame de Sion pour nous cacher, ma sœur et moi, loin de Paris. Une liste établie le 25 décembre 1943, par l'OSE, témoigne de ma présence, à cette date, avec ma sœur Irène, à la Pouponnière de Limoges, créée par cette même association. Quelle impression étrange ! Quelle émotion ! Mon existence d'enfant cachée se trouve en quelque sorte concrétisée, attestée par ce document...

Combien de temps sommes-nous restées à la Pouponnière de Limoges ? J'avais toujours cru que nous avions été envoyées à la maison d'enfants de l'OSE à Poulouzat, près de Limoges, créée en juillet 1942 pour désengorger la Pouponnière de Limoges. Mais nous n'avons rien trouvé dans les listes d'enfants – certes incomplètes - de cette maison. Sommes-nous alors restées à la Pouponnière de Limoges sous nos faux noms de Raymonde et Ginette Valet ? Avons-nous été cachées ailleurs jusqu'à la Libération ? Je n'en sais rien, peut-être m'en serais-je souvenue.

La Libération

Après la Libération, ma mère nous a retrouvées, Irène et moi, fin 1944, à Poulouzat. Je me souviens d'une séance de photos dans une maison d'enfants de l'OSE. Je suis avec ma sœur Irène, nous avons de gros rubans dans les cheveux. Tout à coup, je vois ma mère arriver, je quitte le groupe prêt pour la photo et je cours vers elle.

Où était-ce ? Je ne m'en souviens pas. Mais il doit bien s'agir de Poulouzat puisque ma mère se souvient du ruban rouge qu'Irène et moi portions comme les autres enfants quand elle est venue nous y retrouver. Ensuite, je me souviens vaguement d'un voyage en train. Un train si bondé qu'on m'a fait entrer par la fenêtre. Il doit s'agir de notre voyage de retour vers Paris.

À une date que je ne saurais préciser, Irène et moi avons été placées dans une sorte de sanatorium à Villejuif, pris en charge après la guerre par le Children's Rescue Committee, comité qui avait ouvert plusieurs homes d'enfants en France pour les enfants juifs. Le 5 avril, Maman est venue nous rendre visite à Villejuif avec un cadeau pour mon anniversaire et un cadeau pour la fête d'Irène et j'ai ressenti un fort sentiment de jalousie, car je pensais que c'était « mon » anniversaire !

C'est de Villejuif que date mon premier bon souvenir, un souvenir très vivace : on nous emmène en promenade. C'est la première fois que nous sortons en dehors des grilles, nous marchons deux par deux. Il fait beau et partout il y a des drapeaux. Stationné devant la maison d'enfants, un camion d'où des soldats américains nous jettent du chocolat et des chewing-gums roses délicieux, que je n'ai plus retrouvés par la suite, sauf aux Etats-Unis. « Je vais enfin pouvoir sortir et pouvoir aller à l'école ; je vais pouvoir reprendre mon vrai nom, exister ». C'est enfin dans cette maison de Villejuif que vers la fin mai 1945, j'ai vu reparaître mon père, la tête rasée, accompagné de ma mère. Il découvrait Irène qu'il ne connaissait pas vraiment, puisqu'il avait été arrêté alors qu'elle n'avait que trois mois.

La guerre était finie, pourtant j'allais de nouveau être séparée de mes parents. On m'a envoyée dans un aérium près de Bordeaux. J'y suis restée quelques mois. Je me souviens que j'ai alors appris à tricoter avec des tiges de bois trouvées dans la campagne comme aiguilles et des bouts de laine attachés les uns aux autres. C'était ma distraction. Ma mère est venue me voir une fois. À la suite de cette visite, j'ai eu du lait à boire aux repas. Du lait grâce à ma mère, toute une symbolique. Et le soir je m'endormais en pleurant encore et toujours en appelant : « Maman » !

1946, placement en nourrice-Brèves

Début 1946, je suis rentrée à Paris pour en repartir aussitôt. Berthe Pacholski, l'assistante sociale bien connue de ma mère, nous a emmenées ma sœur Irène et moi à Brèves, près de Clamecy dans la Nièvre. Je me souviens de notre arrivée en car. Berthe Pacholski nous a accompagnées chacune chez une nourrice différente, Irène en haut du village chez Yvonne, et moi en bas, à la ferme du Moulin, chez Lucette et Georges Madeleinat. Je devais y rester de l'âge de 6 ans et demi jusqu'à 10 ans. Quand je suis arrivée, les Madeleinat venaient juste de tuer le cochon et il y en avait partout. Lucette m'a aussitôt serrée contre elle en me rassurant. J'ai vu comment on faisait le boudin avec du sang et ça m'a dégoûtée. Ma sœur Irène s'est retrouvée chez Yvonne qui vivait avec un vieil homme à barbe blanche, genre Victor Hugo, qui mourut presque centenaire. Dans la maison, il y avait des puces qu'Yvonne tuait avec une tapette : c'était assez écœurant. Parfois j'y allais pour voir Irène. Mais c'était surtout à l'école que je la rencontrais. Des instituteurs, je n'ai aucun souvenir. En revanche je me souviens des petits papiers qui se passaient entre les enfants, et des coups de baguette sur les doigts. Je me souviens aussi que tous les niveaux scolaires étaient mélangés dans une seule classe.

La nuit, je dormais dans une chambre glaciale derrière celle de Lucette et Georges. Sur mon lit, un énorme édredon. Pour m'endormir, je serrais dans mes bras l'édredon que je personnifiais en murmurant : « Maman ». De temps en temps, je rêvais que j'allais aux toilettes, je me réveillais tout à coup et le lit était tout mouillé. J'avais honte. Parfois, je me réveillais couchée dans un lit de bébé à barreaux métalliques qui se trouvait dans la chambre ; étais-je somnambule ? Tous les jours, nous nous lavions rapidement dans l'évier de la cuisine, et une fois par semaine à fond dans un bac. L'eau était chauffée dans la cuisinière. Souvent Lucette m'envoyait jouer dehors. Je me demandais bien avec quoi jouer. Finalement, sous la voûte basse d'une maison proche de la ferme, je trouvai de la vaisselle cassée : j'en ai fait ma dînette.

Avec Lucette, j'ai connu les travaux de la ferme : donner du grain aux poules en appelant : « Petits, petits », donner de l'herbe aux lapins, du fourrage aux vaches, et même, en été pendant les vacances, emmener les vaches aux champs et les garder (qu'est-ce que je pouvais m'ennuyer ! Le temps me paraissait si long, je ne savais pas quoi faire !). J'assistais à la traite des vaches et j'aimais boire le lait encore chaud. J'accompagnais souvent Lucette au jardin pour y surveiller la pousse des légumes, ou pour cueillir petits pois et haricots verts. Je l'accompagnais aussi au lavoir qui se trouvait au bout d'un chemin, le long de la rivière ; nous disions que nous allions à la «fontaine». Et pendant qu'elle lavait le linge, j'allais ramasser du cresson qui poussait dans l'eau à proximité du lavoir. Enfin le dimanche, Lucette m'emmenait à la messe ; il fallait se mettre à genoux, se relever, etc. Je n'aimais pas du tout cela. De son côté, Georges s'occupait du moulin situé sur la rivière. Les paysans des environs apportaient leurs céréales et repartaient avec de la farine. Georges revenait à la maison tout enfariné. En automne, j'assistais aux vendanges et j'aidais à cueillir les raisins, tout en y goûtant au passage. Dans les vignes, les pêcheurs nous offraient aussi leurs fruits. Un jour, lors de la pause de midi pour le pique-nique général, quelqu'un m'a donné un verre de vin ; je me suis retrouvée un peu saoule et tout le monde riait.

Lucette avait une petite sœur, Monique, qui n'était pas gentille avec moi. Plus âgée que moi, elle voulait me commander et quand je ne voulais pas lui obéir, elle me menaçait. Elle se montrait parfois si méchante qu'un jour, alors que je me lavais dans une bassine d'eau, elle me brûla la nuque avec une allumette et me fit jurer de ne le dire à personne ! Des amis de mes parents m'avaient offert une poupée que j'avais installée sur une étagère dans ma chambre. Je l'ai prêtée à une petite camarade qui l'a baignée. La poupée, en carton bouilli, s'est totalement désagrégée. C'était la seule poupée que j'ai jamais reçue !

Un jour Lucette m'annonça que ma mère attendait un bébé. Elle m'aida alors à tricoter une brassière et des chaussons. Puis le 20 mars 1947, ma petite sœur Anna est née. Elle a été bientôt placée à son tour en nourrice chez Lucette, et j'ai dû m'en occuper. Je lui donnais le biberon en la tenant sur mes genoux que je trouvais trop

petits pour sa taille. J'aurais bien aimé être plus grande pour qu'elle n'en glisse pas sans cesse. Anna fut ensuite confiée à la mère de Lucette, Madame Ridel, qui habitait en haut du village près du château. Je suis sans doute restée quelque temps avec elle, car je me souviens avoir mangé des petits pois pendant plusieurs jours, au point d'en être écœurée pendant des années. Quand j'aidais Madame Ridel à éplucher les légumes, elle me donnait un morceau de pomme de terre crue à grignoter en attendant le repas. Par la suite, Anna fut confiée à une nourrice, Adèle Deniaux, qui vivait à Asnois, un village situé à 2 km.

À l'époque, je voyais très peu mes parents. Pour mes sept ans, ils m'avaient envoyé une carte d'anniversaire. Dans ma joie, je répétais sans arrêt : « J'ai reçu une carte de mes parents, j'ai reçu une carte de mes parents ». Quelqu'un m'a dit : « On le sait, ça suffit » et ma joie est aussitôt retombée. Ma sœur et moi marchions pieds nus sur la caillasse, personne ne semblait s'en préoccuper. Mais qu'était-ce donc que cette enfance ? Telle est la question que je me pose encore aujourd'hui. Un jour ma mère, venue en vacances avec mon père, nous acheta des sandales chez un commerçant qui passait dans le village en camion. Celles d'Irène m'ont paru plus belles, mais les miennes se sont avérées plus confortables ! Mes parents ont finalement loué une maison à l'année dans le village pour leurs vacances. Enfin je pouvais les voir un peu. J'accompagnais mon père à la pêche ; il aimait passer ses journées à pêcher, ce que ma mère n'appréciait guère. Pendant tout un été, j'ai pu jouer avec une fillette venue pour les vacances. Nous nous entendions très bien et avions de longues conversations au bord de l'eau. Elle m'a expliqué comment on « faisait les enfants ». J'ai été ravie de l'apprendre.

Au village, je connaissais tout le monde et tout le monde me connaissait. Curieusement, une dame m'appelait Rébecca et non Rachel ! Je jouais avec les enfants. La nourrice et son mari étaient gentils avec moi, je les appelais par leur prénom, Lucette et Georges. Parfois Lucette se montrait sévère à mon égard. Un jour, lors du repas de midi, je ne voulais pas finir mes frites : j'ai dû rester devant mon assiette tout l'après-midi. De façon plus générale, Lucette et Georges n'étaient pas affectueux, j'avais pourtant tellement besoin qu'on me prenne dans les bras. Ils faisaient simplement leur devoir et je ne me suis pas attachée à eux. Cependant,

quand parfois je rentrais chez mes parents, j'étais triste d'avoir quitté ma nourrice et surtout de me retrouver dans un cadre différent. Il me semblait que tout y était moins organisé, moins ordonné. Le dépaysement me faisait pleurer le soir dans mon lit. Mais quand je retournais chez la nourrice, je ressentais la même impression et je pleurais le soir de la même façon.

Il y a quelques années, je me suis retrouvée un jour dans la région avec mon mari et nous avons fait un détour par Brèves. Je n'y avais aucune attache particulière. Lucette et Georges n'y habitaient plus. En revanche, à Asnois, nous avons pu rencontrer Madame Adèle et ses filles Jacqueline et Jeannette, avec lesquelles ma sœur Anna est restée en relation.

Visites chez les parents - Paris

Il me reste quelques souvenirs de séjours, au cours de ces années de nourrice, auprès de mes parents à Paris, au 56, rue de la Folie Régnault. L'appartement, très modeste, se composait de deux pièces, la première avec un évier, la seconde avec un lit pour mes parents, près duquel mon père réparait les chaussures. Je me souviens avoir sauté avec ma sœur Irène du haut de l'armoire sur le lit, après avoir grimpé sur les «hibébètes» (les édredons). Cela nous amusait beaucoup malgré les reproches de ma mère. Un jour, alors que mon père travaillait avec une lame de rasoir, il me prévint de ne jamais y toucher car très coupant. J'ai voulu vérifier et je me suis incisé le doigt. Cela m'a servi de leçon. Une autre fois, ma mère m'a demandé de laver du linge. Je devais avoir 7 ou 8 ans et les machines n'existaient pas encore. Le linge trempait dans une bassine en métal et je devais frotter les taches avec du savon avec un mouvement de va-et-vient.

L'un de ces séjours à Paris a dû se prolonger. Je me revois en train de courir en traversant la rue pour aller à l'école rue Servan. Très peu de voitures circulaient alors, seulement des charrettes tirées par des chevaux pour livrer le lait, le charbon ou les pains de glace. Curieusement, je ne comprenais rien de ce que disait la maîtresse.

En maisons d'enfants, on ne parlait certainement pas aux petits, d'où sans doute ces lacunes. Et en famille, je ne comprenais pas plus le yiddish de mes parents que je n'avais pas entendu depuis ma naissance !

Retour définitif en famille - Paris

En 1949, je suis enfin rentrée pour de bon à la maison. J'avais 10 ans. Mes parents avaient déménagé. Ils avaient loué rue de la Goutte d'or, près du métro Barbès, une boutique avec une arrière-boutique, une cuisine minuscule et deux pièces, dont une très petite où je couchais. S'y trouvait un seul lit où je dormais tête-bêche avec mon frère aîné Léon. A l'époque, Irène et Anna étaient encore en nourrice, à Asnois. Près de mes parents, je me disais qu'enfin je vivais normalement.

Ce n'est que plus tard que la rancune envers ma mère m'est venue. Lorsqu'à mon tour, j'ai eu des enfants, je me suis juré que jamais je ne les mettrais en nourrice ! Je pensais : pourquoi a-t-elle fait cela ? Je ne lui avais jamais pardonné de nous avoir abandonnés en nourrice après la guerre. J'aurais voulu lui dire ce que je pensais d'elle, de son attitude. Mais je l'ai vue une nuit, en rêve, comme une vieille femme. Cela m'a beaucoup émue. Ce n'était pas la peine de lui parler, elle ne pouvait pas comprendre, elle n'aurait pas compris. Maintenant je me dis qu'elle a beaucoup souffert, à l'époque je n'avais pas conscience du malheur de mes parents.

Lors de mon retour à Paris, on m'avait fait passer un test à l'école. Je n'avais pas 11 ans et le test m'a reconnu la compréhension et les connaissances d'une adolescente de 13 ans. On a tranché en me mettant avec des enfants qui avaient un an de plus que moi. Je n'ai pas de souvenir particulier de cette scolarité. Je sais simplement que j'apprenais tout par cœur et que mes parents, qui ne comprenaient pas très bien le français, ne pouvaient pas m'aider.

Le lundi 2 octobre 1949, après m'avoir accompagnée à l'école, ma mère s'est

rendue à l'hôpital, où elle a accouché de Théodore. Mes parents ont alors loué une chambre à l'étage pour le bébé et j'aidais ma mère dans les soins à lui donner, surtout après la circoncision. Ce qui, vu mon jeune âge, m'a semblé difficile. En fin d'après midi, après la classe, mon père m'envoyait chez la piqueuse pour lui apporter les «tiges» (les dessus de cuir à coudre) des chaussures qu'il fabriquait. De plus, je faisais les courses pour ma mère chez l'épicier d'à côté. Un jour, j'ai rapporté 3 kg d'endives au lieu de 3 livres, j'avais mal compris, ce qui m'a valu une semonce. Trop de responsabilités m'étaient imposées alors que je n'avais qu'une dizaine d'années.

À l'orphelinat catholique

En 1950, je me suis retrouvée dans un orphelinat catholique pour des vacances. Je participais aux prières du matin, du soir et lors des repas. À l'heure actuelle, je connais d'ailleurs encore le Notre Père et le Je vous salue Marie. Le dimanche matin, je devais aller à la messe. La première fois, je me suis évanouie, la seconde fois de même, la troisième fois, on m'a dispensée de l'office. Pour m'occuper, on m'a demandé de ramasser les papiers qui traînaient dans la cour. Je l'ai écrit à ma mère et je n'ai plus ramassé les papiers !

Théodore avait été à son tour envoyé en nourrice, dans la famille où se trouvait Anna. Puis en mai 1951, un autre petit frère est né, Victor. Nous avons de nouveau déménagé pour un appartement situé 3, rue de Vaucouleurs, au métro Couronnes. C'était non loin de l'endroit où la sœur de ma mère avait été arrêtée, comme ma mère le répétait sans cesse. Je me souviens que nous avons dû payer un «pas de porte» pour notre entrée dans les lieux. C'était une somme importante pour nous, et ma mère l'avait cachée dans le burnous de Victor pour qu'on ne nous la vole pas en chemin. Et c'est moi qui ai porté Victor... et l'argent !

Puis ma plus jeune sœur Anna et le petit Théo sont revenus à la maison. Anna, arrivée bébé chez sa nourrice, y était restée plusieurs années avec mon jeune frère Théo. Elle connaissait à peine notre mère et s'était beaucoup attachée à sa nourrice qu'elle appelait « Maman Adèle ». De son côté, la nourrice s'était beaucoup

attachée aux deux enfants et voulait les garder. Aussi quand mes parents voulurent les récupérer, ma mère profita d'un de leurs séjours à la maison pour prétexter « Ils sont malades, je les garde ». Anna en souffrit beaucoup.

Un été en Allemagne

En 1953, j'ai commencé des études commerciales, et au cours de la même année, j'ai passé mon Certificat d'Etudes. J'ai poursuivi ces études commerciales pendant trois ans. En 1955, j'ai passé le CAP d'aide-comptable, ainsi que le BEC. J'avais 16 ans et ma mère voulait que je travaille aussitôt. Au lendemain du dernier jour d'école, mon diplôme en poche, ma mère m'a annoncé qu'elle m'avait trouvé une place rue Saint-Martin, chez un grossiste en bonneterie, un Juif qui s'appelait Lazare Lieberman. J'ai donc commencé à travailler.

Des familles allemandes avaient proposé de recevoir des enfants juifs pendant l'été, je voulais profiter de cette occasion de vacances, et mon patron a accepté que je m'en aille à la fin de juillet. C'est ainsi qu'en août 1955, l'Amicale d'Auschwitz nous a envoyées, ma sœur et moi, dans deux familles différentes, près de Kiel dans le nord de l'Allemagne. Nous y sommes restées un mois. La famille qui me recevait habitait un pavillon avec jardin. Des gens charmants. Le père s'était trouvé à Paris pendant la guerre, « sans en avoir fait le choix ». La situation me semblait paradoxale. Il essaye de se rattraper, de se racheter, me disais-je. Des discussions dans cette famille allemande ? Non, aucune, nous n'en cherchions pas d'ailleurs. De façon générale, nous ne parlions pas du passé, nous voulions passer pour des «gens normaux».

Un séjour au Canada

Début 1957, mon oncle Sam (Szmelka), l'un des frères de ma mère, m'a invitée à venir chez lui et m'a envoyé un billet pour le voyage en bateau. Il avait l'idée,

partagée avec mes parents, que là-bas, je me marierais. Je suis partie pour le Canada en octobre 1957. J'embarquai à Cherbourg et huit jours plus tard, j'arrivai à Montréal.

À Montréal, je m'installai chez mon oncle Sam et ma tante Liliane. Je trouvai rapidement un travail dans un restaurant franco-chinois tenu par des Juifs. Je m'occupais de la comptabilité sur une grosse machine de mécanographie. Un jour, mon oncle m'a annoncé qu'il me fallait envisager de loger ailleurs. Sur le moment, je n'étais pas contente, mais bientôt je me suis sentie soulagée. Ma tante avait la charge matérielle de ses trois enfants, Anna, 7 ans, Terry, 5 ans et Michael, 1 an, et je devais beaucoup l'aider : éplucher les légumes, laver la vaisselle, etc. Il m'a trouvé une chambre chez une vieille dame juive très gentille, qui préparait mon repas du soir. Une fois par semaine, je retournais dans la famille, mais en invitée. Par devoir, car ma tante se plaignait beaucoup.

En avril 1959, j'ai fêté mes 20 ans, avec tous les amis que j'avais rencontrés durant mon séjour. Je travaillais et recevais un bon salaire, et j'avais ouvert un compte en banque. Pour la première fois de ma vie, je pouvais disposer d'argent et j'en envoyais à ma mère. A la mort de mon père, je décidai de rentrer en France. En payant ma traversée sur le Queen Mary.

Fin 1960, j'ai rencontré Alain, nous nous sommes mariés six mois plus tard.